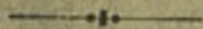


Br. 13527

H.-G. WELLS



Cette Misère des Souliers



PARIS

Librairie du *Parti Socialiste* et de *l'Humanité*

142, Rue Montmartre, 142

—
1920

30 centimes.



« Un des plus parfaits exposés du socialisme, le plus clair, le plus simple, le plus vrai a été fait par le grand écrivain Wells, dans une brochure que je voudrais voir répandre dans le monde entier et qui s'intitule : **Cette Misère des Souliers.** »

ANATOLE FRANCE.

Cette misère des souliers

I

« Inutile, disait un de mes amis — de penser aux souliers ». Pour ma part, j'ai toujours été spécialement porté à regarder les souliers, et à réfléchir à leur sujet. J'ai cette idée bizarre que les questions les plus vastes pourraient s'exprimer en termes de chaussures, et c'est peut-être pourquoi les savetiers sont si souvent philosophes. Peut-être un hasard m'a donné cette conviction. Une très grande part de mon enfance s'est passée dans une cuisine en sous-sol; la fenêtre ouvrait sur un couloir enclavé surmonté d'un grillage, devant la fenêtre de la boutique de mon père. De sorte que, quand je regardais par la fenêtre, au lieu de voir, — comme les enfants d'une *éducation supérieure*, — la tête et le corps des gens, j'en voyais la base. Et je fis connaissance avec toutes les sortes de types sociaux, simplement comme souliers, et plus précisément comme semelles de souliers. Ce n'est que plus tard, et non sans étude, que j'ajustai à ces bases des têtes, des corps et des jambes.

Il venait s'arrêter à la boutique des bottines et des souliers (sans nul doute avec des gens dessus): de fines et prétentieuses petites bottines de femmes, bonnes ou mauvaises, les unes neuves et en bon état, les autres fatiguées par la marche, raccommodées ou à raccommoder; des chaussures d'hommes, de grossières et de fines, des souliers de caoutchouc, des souliers de tennis, des galoches. Des souliers jaunes, je

n'en ai pas vu, ce n'était pas encore la mode; mais j'ai vu des sabots. Les souliers venaient et conféraient à la fenêtre, et le développement émotionnel de ces duos s'exprimait par l'agitation continue ou les coups de pieds.

... Cela peut, en quelque façon, expliquer que je me préoccupe des souliers.

Mais mon ami pensait qu'il n'y avait pas à penser aux souliers.

Mon ami était un romancier réaliste, et un homme que tout espoir avait abandonné. Je ne puis vous dire comment l'espoir était sorti de sa vie; quelque maladie subtile de l'âme avait fini par lui enlever toute initiative, et toute foi dans les choses à venir, et il essayait de vivre les quelques années de déclin qui s'ouvraient devant lui, en une espèce de confort livresque, entouré de choses qui semblaient paisibles et belles, quand on ne pensait pas à celles qui sont pénibles et cruelles. Et nous fûmes croisés par un chemineau qui traînait la jambe sur la route.

« Talon éculé », dis-je, quand nous l'eûmes dépassé; « et par ces mauvaises routes empierrées, personne ne va pieds nus. » Mon ami fit la grimace; et il y eut un petit silence entre nous. Tous deux nous nous rappelions des choses; ensuite, quelque temps, quand nous nous remîmes à parler, et jusqu'à ce qu'il n'en voulût plus rien entendre, nous fîmes le compte des misères des souliers.

Nous tombâmes d'accord que pour la grande majorité des gens de ce pays, les souliers sont constamment une source de peine, une cause de souffrances, de malaise, d'ennuis, d'inquiétude. Pour nous faire une idée concrète de la chose, nous tentâmes des statistiques hasardeuses. « A l'heure qu'il est », dis-je, « une personne sur dix dans ces Iles souffre par ses souliers ».

Mon ami pensa que c'était plutôt une sur cinq.

« Dans la vie d'un pauvre homme ou de la femme d'un pauvre homme, et plus encore dans la vie de

leurs enfants, cette misère des souliers se présente et se répète chaque année et beaucoup de jours. »

Nous fîmes une espèce de classification de ces maux. Il y a le mal des *souliers neufs*.

I. Ils sont faits de mauvais matériaux, imperméables à l'air, et « pèsent aux pieds », comme on dit.

II. Ils ne sont pas bien à la taille. Beaucoup de gens achètent des souliers tout faits; ils ne peuvent pas s'en payer d'autres, et avec la docile philosophie de la pauvreté, ils les portent pour « s'y faire ». Vous avez le pouce serré, le petit doigt serré, le travers du pied pressé et enflé; et comme une sorte de suite chronique de ces pressions, les cors et toute la misère des cors. Les pieds des enfants sont tordus pour de bon par cette méthode d'adapter l'être humain à la chose; et comme suite de tout cela, beaucoup de gens ont honte de se montrer pieds nus. (J'avais coutume d'inviter les gens qui venaient me voir par de beaux jours chauds, à jouer au tennis pieds nus dans l'herbe — une chose délicieuse — mais je m'aperçus que beaucoup étaient gênés à la pensée d'étaler des doigts tordus et des cors, et d'autres disgrâces de ce genre.)

III. Le troisième mal des souliers neufs est celui-ci: mal faits et de mauvais matériel, ils crient et font un insolent commentaire sur le passage des gens.

Mais ces maux sont légers, auprès de ceux qui apparaissent quand les souliers ont été portés. C'est alors qu'ils pincent pour de bon. De ces *maux des souliers usagés*, moi et mon ami, avant qu'il quittât la partie, nous avons compté trois classes principales.

I. Il y a les diverses sortes d'irritations dues au frottement: la pire incontestablement est celle du talon, quand quelque chose va mal dans la tige près du talon. Quand j'étais gamin, j'ai dû supporter cela des jours et des jours; car il n'y avait pas d'autres souliers pour moi. Puis il y a l'irritation qui se produit quand la garniture intérieure du soulier se

plisse, très semblable à celle que de pauvres gens connaissent par les chaussettes reprises souvent et à la hâte. Et puis il y a l'irritation des souliers tout faits qu'on a achetés un peu longs ou un peu larges, pour éviter la pression et les cors. Au bout de peu de temps, il se fait un pli en travers de la partie vide sur le devant, et quand le soulier raidit par l'humidité ou quelque autre cause, la base des doigts est pincée. Ainsi vous avez beau faire, vous n'y échappez pas. Et j'ai aussi un très vif souvenir du frottement des nœuds que l'on fait pour arranger les lacets qui cassent — car on ne peut pas être toujours à acheter des lacets neufs — et les nœuds se faisaient sentir au dedans. Et enfin le frottement de la languette qui plisse.

II. Ensuite il y a les misères qui viennent de l'usure de la semelle. Il y a torsion de la cheville, parce qu'il n'y a plus de talon, et le sentiment qu'on n'est pas solide; et il y a ce misérable sentiment qu'on ne fait pas bien de dos, qu'il faut que beaucoup de gens endurent. Il m'est presque toujours pénible de marcher derrière des jeunes filles qui vont à leur travail, qui ont beaucoup de chemin pour aller et revenir et usent beaucoup leurs chaussures, parce que leurs talons semblent toujours de travers. Les jeunes filles devraient toujours être si jolies, la plupart des jeunes filles pourraient être si jolies, que voir leurs pauvres pieds de travers, la grâce de leur démarche gâtée, et deviner une sorte de déviation de leur colonne vertébrale, cela me désole, et me rend furieux contre un monde qui les traite ainsi. Et puis, il y a les clous qui sortent, les clous dans les souliers. On se force vaillamment à marcher, dans l'espoir de trouver bientôt un coin tranquille et un moment favorable, et rentasser son clou. Troisièmement, je range sous ce chef la semelle qui bat. Mes souliers finissaient toujours par là, j'usais d'abord le devant, et la semelle se retournait d'avant en arrière. Quand on marche, elle se met à râcler le sol. On fait des pas

fantastiques pour éviter cela: on est horriblement honteux. A la fin, il faut bien s'asseoir franchement au bord du chemin, et couper ce qui sort.

III. Notre troisième classe de misères fut celle des fentes et voies d'eau. Ce sont surtout des souffrances morales, l'humiliation de voir cette affreuse ouverture, par exemple entre la partie qui couvre les doigts et le haut de la chaussure; mais il faut aussi y rapporter les refroidissements, les rhumes, et une longue suite de conséquences désagréables. Et nous parlâmes aussi de la misère de s'asseoir à son travail (comme le font tant d'écoliers à Londres, tous les jours de pluie) avec des souliers aux semelles usées ou trouées, qui ont pris l'eau, et de s'enrhumer sur le chemin...

Et de ces exemples, ma pensée allait à d'autres. Je fis une découverte. J'avais toujours blâmé la grande masse des pauvres londoniens de ne pas passer les dimanches et les jours de fête en bonnes marches, le meilleur des exercices. Je m'étais permis de dire un jour à Margate: « Quelles moules faut-il qu'ils soient, tous ces jeunes gens qui traînent autour du kiosque à musique, au lieu de trotter sur les collines du Kent! » Mais voilà que je me repentais de ces paroles. Vraiment, de grandes courses! Leurs souliers leur auraient fait mal. Leurs souliers n'y auraient pas résisté. Je compris tout.

Et voici que mon discours allait très loin. *Ex pede Herculem*, dis-je; ces misères des souliers ne sont qu'un exemple. Les habits que les gens portent ne sont pas meilleurs que leurs souliers, et les maisons où ils vivent sont beaucoup pires. Et pensez au triste magasin d'idées, aux erreurs et aux préjugés où leurs pauvres esprits ont été étranglés par leur éducation! Pensez à la façon dont *cela* les écrase et les irrite! Si quelqu'un développait la misère de ces choses... Songez, par exemple, aux résultats d'une pauvre nourriture, mauvaise, malsaine; aux yeux,

aux oreilles, aux dents mal soignées! Songez à la quantité de maux de dents. »

« Je vous dis qu'il n'y a pas à songer à ces choses! » gémit mon ami, dans une sorte de désespoir; et il ne voulut plus rien entendre, à aucun prix...

Et autrefois il avait écrit des livres remplis de ces mêmes questions, avant que le désespoir l'eût accablé!

II. LES GENS QUI NE SOUFFRENT PAS DE LEURS SOULIERS

Eh bien, je ne parlais pas simplement pour lui faire de la peine, et je n'ai pas écrit cela simplement pour vous faire de la peine. Voyez-vous, j'ai la conviction solide que tous ces maux sont des maux évitables, qu'il est au pouvoir des hommes de guérir.

Tout le monde ne souffre pas de ses souliers.

Je connais quelqu'un, un autre de mes amis, qui peut en témoigner, qui a connu toutes les misères des souliers, et qui maintenant en est quitte, mais ne les a pas oubliées. Une bonne chance, aidée peut-être d'une certaine habileté de sa part, l'a élevé de la classe où l'on achète ses souliers et ses habits sur ce qui reste de 25 francs par semaine, à celle où l'on dépense 1.800 à 2.000 francs par an pour se vêtir. Tantôt il achète des souliers et des bottines dans de très bons magasins; tantôt il se les fait faire, il les range dans une armoire convenable, et grand soin en est pris; de sorte que ses bottines, ses souliers, ni ses pantoufles ne frottent, ni ne serrent, ni ne crient, ne le blessent ni ne l'incommodent, ne le gênent jamais, et quand il étend ses pieds devant le feu, ils ne le font pas souvenir qu'il est un pauvre diable, cherchant sa maigre vie sur les déchets du monde. Vous pourriez croire que celui-là a toutes les raisons possibles de se féliciter et d'être heureux, voyant qu'il a eu les bons jours après les mauvais. Mais, telle est la bizarrerie du cœur humain, il n'est pas content du tout. La pensée que tant d'autres sont

plus mal que lui dans cette matière de chaussures ne lui donne aucune satisfaction. Leurs souliers lui font mal par procuration.

La colère noire qu'il a connue autrefois, souffrant lui-même, quand il traînait tristement les pieds à travers l'animation joyeuse des quartiers fashionables de Londres, en souliers éculés qui le blessaient, il la ressent tout aussi vive, maintenant qu'il marche bien à l'aise, mais parmi des gens dont il sait, avec une impitoyable clairvoyance, qu'ils souffrent d'une façon presque intolérable. Il n'a pas l'illusion optimiste que les choses vont bien pour eux. De stupides gens qui ont toujours été à leur aise, qui ont toujours eu de bonnes chaussures, peuvent penser ainsi, mais non pas lui. A quelque égard la pensée des souliers le fâche plus qu'autrefois. Autrefois, il était mécontent de son sort, mais mécontent sans espoir; il pensait que les mauvais souliers, les vêtements laids et gênants, les maisons moisies étaient dans la nature des choses. Maintenant, s'il voit un enfant qui pleure et renifle, et trébuche sur le pavé, ou une vieille paysanne se traîner péniblement le long d'un sentier, il ne reconnaît plus là la griffe du Destin. Sa colère est allumée par la pensée qu'il y a des fous dans ce monde, qui auraient dû prévoir et empêcher cela. Il ne maudit plus la destinée, mais la sottise des hommes d'Etat, et les gens puissants et responsables qui n'ont eu ni le cœur, ni la vaillance, ni l'esprit de changer cette mauvaise organisation qui nous donne ces choses.

Ne croyez pas que j'insiste sans raison sur la bonne chance de mon second ami, si je vous dis qu'autrefois il était toujours dans les ennuis et les pensées tristes, qu'il prenait des rhumes, à cause de ses mauvais vêtements, avait honte de son apparence sordide, qu'il souffrait de ses dents mal soignées, et d'une nourriture médiocre absorbée à de mauvaises heures, de la maison laide et malsaine où il vivait et du mauvais air de ce quartier de Londres, de choses

auxquelles, en vérité, il est fort au-dessus du pouvoir d'un pauvre homme surmené de travail de remédier, si on ne l'aide pas. Et maintenant, toutes ces choses fâcheuses sont sorties de sa vie; il a consulté des dentistes et des médecins, il n'a presque pas de jours assombris par les rhumes, il n'a plus de maux de dents du tout, ni d'indigestion.

Je n'ai pas eu l'intention de conter la bonne fortune de cet heureux homme. Mon but était de montrer que cette misère des souliers n'est pas une malédiction inévitable jetée sur l'humanité. Si quelqu'un peut y échapper, les autres le peuvent. Elle serait tout à fait abolie en s'y prenant bien. Si vous souffrez, ou, ce qui est plus important pour la plupart des hommes, si quelqu'un que vous aimez souffre de chaussures qui font mal ou qui sont très laides, et que vous n'y puissiez rien, c'est tout simplement que vous avez eu le mauvais côté d'un monde mal arrangé. Ce n'est pas le sort de tous.

Et ce que je dis des chaussures est vrai de toutes les autres petites choses de la vie. Si votre femme prend un mauvais rhume parce que ses souliers sont trop minces pour la saison, ou n'a pas envie de sortir parce qu'elle est trop mal habillée; si vos enfants sont enlaidis par des fluxions, ou par des habits malpropres, vieux et mal à leur taille; si vous êtes morose et disposé à vous prendre de querelle avec quelqu'un, faute de distractions intelligentes et de changement d'air, n'acceptez pas de croire cette mauvaise plaisanterie, que c'est là le triste lot de l'humanité. Ces gens que vous aimez vivent dans un monde mal arrangé et dont ils ont le mauvais côté, et tous ces malheurs en sont la démonstration quotidienne.

Et ne dites pas: « C'est la vie ». Ne croyez pas que ces misères soient le résultat d'une malédiction primordiale où il n'y a pas d'issue. La preuve du contraire chacun peut la voir. Il y a des gens, pas plus méritants que d'autres, qui ne souffrent d'aucune de ces choses. Vous pouvez avoir l'idée que vous ne

méritez pas mieux qu'une vie misérable et pauvre où vos souliers vous feront toujours mal; mais est-ce que les petits enfants, les jeunes filles et toute la foule des très pauvres et honnêtes gens ne méritent pas mieux?

III. ICI UNE DISCUSSION

A présent, supposons quelqu'un qui discute ce que je suis en train de dire. Je ne suppose pas que personne conteste mon assertion qu'une grande part de la souffrance dans notre monde civilisé (je ne dis pas toute, mais seulement une grande part) provient de l'ensemble de misérables insuffisances dont j'ai pris le plus simple exemple dans cette misère des souliers. Mais je crois que beaucoup de gens seront disposés à nier que ces souffrances soient inévitables. Ils diront qu'il est impossible que tout le monde ait ce qu'il y a de mieux; que de toutes les bonnes choses, y compris le bon cuir et les bons souliers, il n'y a pas assez pour tout le monde; que les gens de basses classes ne devraient pas se plaindre de leur vie misérable et incommode, mais s'estimer déjà heureux de vivre, considérant ce qu'ils sont, et qu'il n'est pas bon de se monter contre des choses qu'on ne peut pas changer ni rendre meilleures.

Ces arguments, on ne peut pas les écarter d'un geste; il est très vrai que tout le monde ne peut pas avoir ce qu'il y a de mieux; et il est dans la nature des choses que certains souliers soient meilleurs, et d'autres moins bons. A quelques personnes, — soit par pure chance, soit par la force de leur vouloir, — écherront les chaussures tout à fait supérieures, le plus fin cuir et la coupe la plus élégante. Je n'ai jamais nié cela. Personne ne rêve d'un temps où tous auraient exactement d'aussi bonnes chaussures; je ne prêche pas une égalité si enfantine, si impossible. Mais il y a loin, de reconnaître la nécessité d'une certaine variété pittoresque et intéressante en cette

question de chaussures, à admettre que la plus grande partie des gens ne peut rien espérer de mieux qu'être chaussée d'une façon souvent pénible, incommode, malsaine, ou très laide à voir. C'est cela que je refuse absolument d'admettre. Il y a assez de bon cuir dans le monde pour faire de belles et bonnes chaussures, et des souliers pour tous ceux qui en ont besoin, assez d'hommes inoccupés, et assez de force et de machines pour faire tout le travail requis; assez d'intelligences sans emploi pour organiser la fabrication des souliers et leur distribution à tout le monde. Où est l'obstacle?

Posons la question d'une autre manière. Voici d'un côté — vous pouvez en juger vous-même dans n'importe quel endroit pas chic de la Grande-Bretagne — des gens mal chaussés, incommodément, péniblement, de vieux souliers, de souliers pourris, de souliers affreux; et de l'autre côté, de vastes étendues de terrain dans le monde, avec des possibilités illimitées de bétail et de cuir, et beaucoup de gens qui, soit fortune, soit effet d'une crise dans les affaires, sont à ne rien faire. Et nous demandons: « Pourquoi ne pas mettre ces gens-là à l'ouvrage pour faire et distribuer les souliers? »

Imaginez que vous-même vous essayiez d'organiser quelque chose de cette espèce d'Entreprise de Souliers gratuits, et considérez quelles difficultés vous rencontreriez d'abord. Vous chercheriez d'abord du cuir. Imaginez-vous partant pour l'Amérique du Sud, par exemple, pour chercher du cuir; pour commencer par le commencement, vous vous mettez à tuer et à dépouiller un troupeau de bétail. Vous êtes tout de suite interrompu. Votre premier obstacle se présente dans la personne d'un homme qui vous dit que le bétail et le cuir sont à lui. Vous expliquez qu'on a besoin de cuir pour des gens qui n'ont pas de souliers convenables en Angleterre. Il dit qu'il se soucie comme d'une guigne de ce que vous en voulez faire; avant de le prendre, vous avez à le lui acheter;

c'est sa propriété privée, ce cuir, et le troupeau et le sol sur lequel erre le troupeau. Vous lui demandez ce qu'il veut de son cuir, et il vous dit franchement juste ce qu'il pourra en tirer de vous. Si par hasard, c'est une personne d'une douceur de caractère tout à fait exceptionnelle, vous pourrez peut-être discuter avec lui. Vous pourrez lui exposer que ce projet de donner aux gens d'excellents souliers était magnifique et mettrait fin à beaucoup de misère humaine. Il sympathisera peut-être même avec votre généreux enthousiasme, mais je crois que vous le trouverez de pierre, dans sa résolution de tirer de vous pour son cuir tout ce que vous pourrez payer avec le maximum d'effort.

Supposons maintenant que vous lui disiez : « Mais comment en êtes-vous venu à posséder ce sol et ces troupeaux, de sorte que vous soyez ainsi entre eux et les gens qui en ont besoin, et en tirant ce profit ? » Ou bien sans doute il s'embarquera dans un long rago, ou, ce qui est plus probable, il se fâchera et refusera de répondre. Suivant vos doutes quant à la justice de sa propriété sur ces choses, vous pourrez admettre qu'il mérite quelque salaire raisonnable, pour le soin brut qu'il a pris du terrain et des troupeaux. Mais les éleveurs de bétail sont une race violente et brutale, et il est douteux que vous puissiez aller loin avec votre proposition d'un salaire raisonnable. Vous aurez à acheter le cuir de ce propriétaire à bon prix — lui, prenant de vous tout ce qu'il en peut tirer — si vous voulez poursuivre votre projet.

Bon ; maintenant vous auriez à amener ce cuir ici, et pour cela, il vous faudrait l'expédier par chemin de fer et par bateau, et de nouveau vous rencontreriez des gens sans désir ni volonté de vous aider dans votre projet, barrant votre chemin, résolus à tirer de vous jusqu'au dernier sou au cours de votre entreprise de fournir tout le monde de bons souliers. Vous verriez que le chemin de fer est une propriété privée,

et à un ou plusieurs propriétaires, et qu'aucun d'eux ne sera satisfait d'un simple salaire en rapport avec ses services. Eux aussi seront décidés à exiger de vous jusqu'au dernier sou. Si vous faisiez des enquêtes sur la question, vous trouveriez probablement que les vrais propriétaires du chemin de fer et du bateau sont des compagnies d'actionnaires, et que le profit gratté à cette étape sur les souliers du pauvre monde va remplir les poches de vieilles dames à Torquay, de prodigues à Paris, de gentlemen bien chaussés dans les clubs de Londres, toutes sortes de gens chics...

Bon, voilà enfin votre cuir en Angleterre; maintenant vous voulez en faire des chaussures. Vous l'apportez dans un centre de population, vous invitez les ouvriers à venir, vous installez des ateliers et des machines dans un terrain inoccupé, et vous vous lancez, dans une sorte de furie de généreuse industrie, à faire des souliers... Y êtes-vous? Voilà qu'un propriétaire s'avance, réclame ce terrain comme sa propriété, demande en loyer une somme énorme. Et vous découvrez que vos ouvriers ne peuvent pas avoir de maison, à moins de payer aussi un loyer — chaque pouce du pays est la propriété de quelqu'un, et un homme ne peut pas fermer les yeux pendant une heure sans le consentement de quelque propriétaire. Et la nourriture que mangent vos cordonniers, les vêtements qu'ils portent, ont tous payé tribut et bénéfice à des propriétaires de terres, de voitures, de maisons, tribut sans fin, et au delà du juste salaire du travail qui a été fait par eux...

On pourrait continuer ainsi. Mais vous commencez à voir à présent une partie au moins des raisons pour lesquelles chacun n'a pas de bons et confortables souliers. Il y aurait assez de cuir, et certainement il y a assez de travail et bien assez d'intelligence dans le monde pour organiser cela et une foule d'autres bonnes choses. Mais cette institution de la propriété privée de la terre et des produits naturels, l'obstacle

de ces réclamations qui vous empêchent d'employer le sol, ou de déplacer le matériel, et qu'il faut acheter à des prix exorbitants, voilà ce qui barre le chemin. Tous ces propriétaires s'accrochent comme des parasites à votre entreprise à chaque nouvelle étape; et quand vous aurez ces bonnes chaussures bien faites en Angleterre, vous vous apercevrez qu'elles coûtent environ 25 francs la paire, un prix bien au delà des moyens de la grande majorité des gens. Et vous ne me trouverez pas peut-être d'une imagination trop extravagante, si je vous confesse que, lorsque je pense à tout cela, et regarde dans la rue les souliers des pauvres gens, et les vois coupés et déformés et tout à fait laids, je vois aussi une quantité de petits fantômes de propriétaires du sol, de propriétaires de toutes les façons, grouillant comme des sangsues sur leurs pauvres pieds blessés et las, prenant beaucoup et ne donnant rien, et la seule vraie cause de toutes ces misères.

Et maintenant, est-ce là une chose nécessaire et inévitable? C'est notre question. N'y a-t-il aucun autre moyen d'arranger les choses que de laisser ces propriétaires exiger ce qu'ils réclament, et sucer de la vie du commun peuple le confort, la fierté, le bonheur? Car, naturellement, ce ne sont pas seulement les souliers qu'ils forcent à être insuffisants et mauvais. Ce sont les exigences et les bénéfices du propriétaire du sol et du propriétaire d'immeubles qui font nos maisons si laides, sordides et chères, qui font nos routes et nos chemins de fer si encombrés et si incommodes, qui rongent nos écoles, nos vêtements, notre nourriture: les souliers n'ont été qu'un exemple d'un mal universel.

Eh bien, il y a beaucoup de gens qui disent qu'il y a mieux à faire, et que le monde pourrait être infiniment meilleur sous tous ces rapports, plus heureux et meilleur qu'il n'a jamais été à tous ces égards, en refusant qu'existe la propriété privée pour toutes ces choses universellement nécessaires. Ils disent

qu'il est possible que le sol soit mis en valeur, et produites les choses communes et nécessaires comme le cuir et les souliers faits, et remplis une suite infinie d'autres services d'utilité générale, non pour le profit particulier des individus, mais pour le bien de tous. Ils proposent que l'Etat prenne le sol, les chemins de fer, les bateaux et beaucoup d'autres grandes entreprises à leurs propriétaires qui n'en usent que pour extorquer du commun peuple les moyens de stériles dépenses privées, et devrait administrer ces choses généreusement et vaillamment non pour le profit, mais pour le service. C'est cette idée de tirer du profit qu'ils tiennent pour la véritable racine du mal. Ce sont les socialistes, et ce sont les seules gens qui maintiennent un espoir d'arriver à un changement du mauvais état de choses actuel, dont cette pénible détresse des souliers n'est qu'un symbole typique.

IV. LE SOCIALISME EST-IL POSSIBLE?

Je ne prétendrai pas être impartial en cette matière, et discuter comme si mon opinion n'était pas faite sur la question de savoir si le monde serait meilleur, supposé que nous puissions abolir la propriété privée du sol et de beaucoup de choses d'utilité générale; car je n'ai plus de doute là-dessus. Je crois que la propriété privée de ces choses n'est pas plus nécessaire et inévitable que la propriété privée de nos semblables, ou des ponts et des routes. L'idée que quelque chose et que toute chose peut être réclamée comme propriété privée appartient aux âges sombres de l'humanité, et ce n'est pas seulement une monstrueuse injustice, mais un inconvénient plus monstrueux encore. Supposez que nous admettions encore la propriété privée des grandes routes, et que tout homme qui possède un lambeau de route débâte un marché avec nous avant que nous puissions y passer en voiture. Vous direz que la vie ne serait pas supportable. Mais, en vérité, c'est un peu ce qui se passe

aujourd'hui, quand nous prenons le chemin de fer, et c'est tout à fait ainsi pour celui qui a besoin d'un morceau de terre où vivre. Je ne vois pas plus de difficulté à organiser la culture du sol, les usines et autres choses de ce genre, publiquement pour le bien général, que les routes et les ponts, la poste et la police. Dans ces limites, je ne vois aucune impossibilité au socialisme. Abolir la propriété privée de ces choses serait abolir toute cette nuée de parasites dont la convoitise de profits et de dividendes fait obstacle à une foule d'utiles ou charmantes entreprises et les rend coûteuses et impossibles. Ce serait les abolir; mais serait-ce un mal?

Et quant à prendre cette sorte de propriété aux possédants, pourquoi pas? Non seulement autrefois les esclaves ont été enlevés à leurs maîtres, sans compensation ou presque, mais l'histoire de l'humanité, si horrible soit-elle, présente des cas innombrables de maîtres d'esclaves renonçant d'eux-mêmes à leurs droits inhumains. Vous direz peut-être que prendre la propriété des gens est une injustice et un vol. Mais est-ce bien le cas? Supposez que vous voyiez beaucoup d'enfants dans une nursery tristes et malheureux, parce que l'un d'eux, qui a été très gâté, a pris tous les jouets et prétend les garder et n'en laisser aucun aux autres... Est-ce que vous ne déposséderiez pas cet enfant, si sincèrement convaincu qu'il soit que sa conviction était juste? C'est en fait la position du propriétaire aujourd'hui. Vous direz peut-être plutôt que les propriétaires, par exemple du sol, devront être payés et non dépouillés. Mais comme trouver l'argent pour les payer veut dire mettre un impôt sur la propriété de quelqu'un d'autre dont les droits sont peut-être meilleurs, je ne vois pas où est l'honnêteté de ce procédé. Vous ne pouvez donner propriété pour propriété qu'en achetant et vendant; et si la propriété privée n'est pas vol, alors c'est non seulement le socialisme, mais l'impôt ordinaire qui l'est. Mais si l'impôt est un procédé justifiable, si vous

pouvez me taxer (comme je le suis) pour les services publics à raison d'un franc et plus par vingt francs que je gagne, je ne vois pas pourquoi vous ne mettriez pas un impôt sur le propriétaire du sol, s'il le faut, de la moitié ou des deux tiers ou de tout son terrain, ou sur l'actionnaire de chemins de fer, de 10 ou 15 francs sur 25 francs d'obligation. Dans tout changement, il faut que quelqu'un paie la casse, chaque progrès des machines et de l'organisation industrielle prive de pauvres gens de leur revenu, et je ne vois pas pourquoi nous serions si singulièrement tendres aux riches, à ceux qui ont été improductifs toute leur vie, quand ils font obstacle au bien général. Et bien que je nie le droit de la compensation, je ne nie pas qu'on n'y vienne probablement. Quand il s'agit de méthode, on peut très bien concevoir que nous puissions donner aux propriétaires des compensations partielles et faire toutes sortes de concessions pour éviter d'être cruels à leur égard, dans notre effort de mettre fin aux plus grandes cruautés d'aujourd'hui.

Mais, la justice de la cause mise à part, beaucoup de gens semblent considérer le socialisme comme un vain rêve, parce que, disent-ils, « il est contre la nature humaine ». Tous ceux qui possèdent quelque bribe de propriété en terres ou en actions, ou en toute autre chose, nous disent-ils, seront vivement opposés à l'avènement du socialisme, et comme ces gens ont tout le loisir et toute l'influence dans le monde, et que tous les gens capables et énergiques tendent naturellement à entrer dans cette classe, il n'y aura jamais de force efficace qui installe le socialisme. Mais cela me semble l'aveu d'une idée très basse de la nature humaine. Il y a, sans doute beaucoup de riches d'âme obscure et basse qui haïssent et craignent le socialisme pour des raisons purement égoïstes; mais il est très possible d'être propriétaire, et en même temps désireux de voir le socialisme s'établir.

Par exemple, l'homme du monde dont je connais le mieux les affaires privées, le second ami dont j'ai parlé, le propriétaire de toutes ces bonnes chaussures, donne du temps, des forces et de l'argent, pour hâter cet espoir du socialisme, bien qu'il paie un impôt sur le revenu de 1.200 francs par an et possède des titres et des terres pour quelques milliers de livres. Et ce qu'il fait n'est pas esprit de sacrifice. Il pense qu'il vivrait plus heureux et plus à son aise dans une organisation socialiste des choses, où il ne lui serait plus nécessaire de s'accrocher à cette ceinture de sauvetage de la propriété individuelle. Il trouve — et beaucoup de gens à leur aise sont tout à fait du même avis — que c'est un reproche perpétuel à une vie de confort et d'agréables occupations, que de voir tant de gens, qui pourraient être pour lui des amis ou des associés sympathiques, détestablement mal élevés, détestablement logés, dans les vêtements et les souliers les plus détestables, et l'esprit si détestablement faussé, qu'ils ne veulent pas le traiter en égal. Il lui semble qu'il est l'enfant gâté de la nursery; il se sent honteux et méprisable, et puisque la charité individuelle ne semble qu'empirer les choses, il est prêt à donner beaucoup de sa vie, et à perdre s'il le faut toute sa petite part de possession, à la perdre joyeusement, pour changer l'ordre de choses actuel d'une façon intelligente.

Je suis très convaincu qu'il y a beaucoup de gens beaucoup plus riches et plus influents qui pensent de même. Ce qui me paraît un plus grand obstacle au socialisme, c'est l'ignorance, le manque de courage, le stupide manque d'imagination de très pauvres gens, trop timides, trop honteux et trop maladroits pour envisager aucun changement qui les sauve ! Mais, même avec ceux-là, l'éducation populaire travaille, et je ne doute pas que dans la prochaine génération nous ne trouvions des socialistes même dans les bouges (*slums*). Les gens dépourvus d'imagination qui possèdent quelque lambeau de propriété, quel-

ques hectares de terre, ou quelques mille francs à la Caisse d'épargne, opposeront sans doute la résistance passive la plus tenace aux idées socialistes, et ce sont, j'en ai peur, avec les riches insensibles, ceux qu'il nous faudra compter pour nos ennemis irréconciliables, les piliers inébranlables de l'ordre actuel. Les éléments bas et peureux de la « nature humaine » sont, et seront, je l'admets, contre le socialisme, mais ils ne sont pas toute la « nature humaine » pas même la moitié. Et quand donc, dans toute l'histoire du monde, la bassesse et la peur ont-elles gagné une bataille? C'est la passion, c'est l'enthousiasme, c'est l'indignation qui façonnent le monde selon leur vouloir, et je ne sais comment personne peut parcourir les rues écartées de Londres, ou de quelque autre grande ville d'Angleterre, sans être rempli de honte, et passionnément résolu à mettre fin à l'état de choses bas et hideux qui s'y exprime.

Et je ne pense pas que l'argument de la « nature humaine » contre le Socialisme tienne debout.

V. SOCIALISME SIGNIFIE RÉVOLUTION

Entendons-nous bien sur un point : Socialisme signifie révolution, changement dans la trame de la vie quotidienne. Le changement peut être très graduel, mais sera très complet. Vous ne pouvez pas changer le monde, et en même temps ne pas le changer. Vous trouverez des demi-socialistes, ou du moins des gens qui se disent socialistes, qui disent que non, et qui vous jurent que quelque bizarre petit trafic à propos du gaz municipal et de l'eau, c'est le socialisme, et que des arrangements conclus dans les couloirs de la Chambre entre conservateurs et libéraux sont le moyen d'ouvrir l'ère de salut. Autant appeler le lustre à gaz au plafond d'une salle de conférence la gloire de Dieu dans le ciel!

Le socialisme veut changer, non seulement les souliers que les gens ont aux pieds, mais les habits qu'ils portent, les maisons qu'ils habitent, le travail qu'ils font, l'éducation qu'ils reçoivent, leurs places, leurs honneurs, et tout ce qu'ils possèdent. Le socialisme veut faire un nouveau monde de l'ancien. Il ne peut être institué que par la résolution déclarée, intelligente et courageuse d'une grande multitude d'hommes et de femmes. Il vous faut voir clairement que le socialisme signifie un changement complet, une rupture avec l'histoire, avec beaucoup de choses pittoresques; des classes entières disparaîtront. Le monde sera profondément autre, avec d'autres maisons et d'autres gens. Tous les métiers, toutes les industries seront changés, la médecine sera pratiquée dans d'autres conditions; les professions de l'ingénieur, du savant, de l'acteur, du prêtre, les écoles, les hôtels, auront à subir un changement interne aussi complet que celui d'une chenille qui devient papillon. Si cela vous fait peur, il vaut mieux que ce soit maintenant que plus tard. Il faut que le système entier soit changé si nous voulons en finir avec ces horribles misères qui rendent notre état présent détestable à tout homme et à toute femme doués d'intelligence. C'est cela, et pas moins, le but de tous les socialistes sincères, l'établissement d'une organisation sociale nouvelle et meilleure, par l'abolition de la propriété privée du sol, des produits naturels et de leur exploitation, un changement aussi profond que l'abolition de la propriété privée des esclaves l'aurait été pour l'ancienne Rome ou l'ancienne Athènes. Si vous demandez moins que cela, si vous n'êtes pas prêt à lutter pour cela, vous n'êtes pas vraiment socialiste. Si vous avez peur de cela, alors il faut vous décider à accommoder votre vie à une sorte de bonheur personnel et égoïste avec les choses comme elles sont, et conclure avec mon autre ami *qu'il n'y a pas à réfléchir sur les souliers.*

Il est bon d'insister sur une idée dominante. Le

socialisme est un projet pratique et de sens commun, pour changer notre opinion conventionnelle sur ce qui est ou n'est pas propriété, et pour réorganiser le monde selon ces conceptions révisées. Un certain nombre de gens intelligents, trouvant que c'est trop clair et trop direct, se sont efforcés de l'exposer d'une façon magnifique et obscure; ils vous diront que la base du socialisme est la philosophie de Hegel, ou qu'il repose sur une théorie de la rente, ou qu'il y a quelque chose à faire avec une espèce de loup-garou qu'on appelle le Surhomme, et toutes sortes de choses brillantes, absurdes, malplaisantes.

Pour ce qui est du peuple anglais, il semble que la théorie du socialisme soit montée dans les nuages, et sa pratique descendue dans les égouts, et il est bon d'avertir les gens qui s'informent que ni les formules d'en haut, ni la besogne d'en bas, ne sont autre chose que des accompagnements accidentels du socialisme. Le socialisme est une très grande entreprise, mais simple, claire, humaine; ses fins ne seront pas atteintes par le bel esprit ni l'habileté, mais par la résolution claire, l'abnégation, l'enthousiasme et la collaboration loyale de grandes masses de gens.

La grande chose est par conséquent de faire sortir ces grandes masses de la confusion intellectuelle et de l'indécision d'aujourd'hui. Supposons que vous vous sentiez en sympathie avec ce *tract*, et que, comme mon second ami, vous trouviez que le pénible dénuement, la misère lourde d'une forte part des hommes dans notre monde rendent presque intolérable la vie dans les conditions présentes, et que c'est dans le sens du socialisme qu'est le seul espoir d'un remède sérieux. Qu'avons-nous à faire? Evidemment donner le meilleur de nos forces à faire des autres des socialistes; nous organiser nous-mêmes avec les autres socialistes, sans nous arrêter à des questions de classes ou à de minces détails de doctrine; nous faire entendre, nous faire voir, comme des socialistes effectifs, où et quand nous pourrons le faire.

Nous avons à penser au socialisme, à lire, à discuter à son sujet. Nous avons à confesser notre foi ouvertement et fréquemment. Nous devons refuser d'être appelés libéraux ou conservateurs, républicains ou démocrates, ou toute autre de ces appellations ambiguës. Partout nous devons créer et joindre une organisation socialiste, un club, un groupe, quoi que ce soit, de façon à pouvoir « compter ». Pour nous, comme pour les premiers chrétiens, prêcher notre évangile est notre espoir suprême. Jusqu'à ce que les socialistes puissent être comptés, et par millions, il n'y aura pas grand'chose de fait. Quand ils seront là, un monde nouveau sera nôtre.

Avant tout, si j'avais un conseil à donner à un camarade socialiste, je lui dirais: « Attachez-vous à l'idée simple et essentielle du socialisme, qui est l'abolition de la propriété privée en toute autre chose que ce qu'un homme a gagné ou fabriqué. Ne compliquez pas votre cause par des systèmes. Et gardez présent à votre esprit, si possible, quelque espèce de talisman qui vous ramène à cet évangile essentiel, en dehors du trouble et des luttes que suscitent les discussions quotidiennes. »

Pour ma part, je prends, comme je l'ai dit au début, un intérêt spécial aux chaussures, et voici mon talisman: l'image d'une petite fille de 10 à 11 ans, mal nourrie, mais plutôt jolie, malpropre, et les mains durcies par les ouvrages rudes, son pauvre corps gracieux d'enfant dans de mauvais haillons, et aux pieds de gros souliers usés qui la blessent. Et je pense en particulier à ses pauvres chevilles maigres et à ses pieds qui traînent, et tous ces fantômes de possédants et d'actionnaires dont j'ai parlé accompagnent son martyre, tels que des sangsues attachées à ses pieds.

Je veux voir changer dans le monde quelque chose qui *fait* cela, et je ne me soucie guère de ce qui me barrera la route. Et vous ?

H.-G. WELLS.

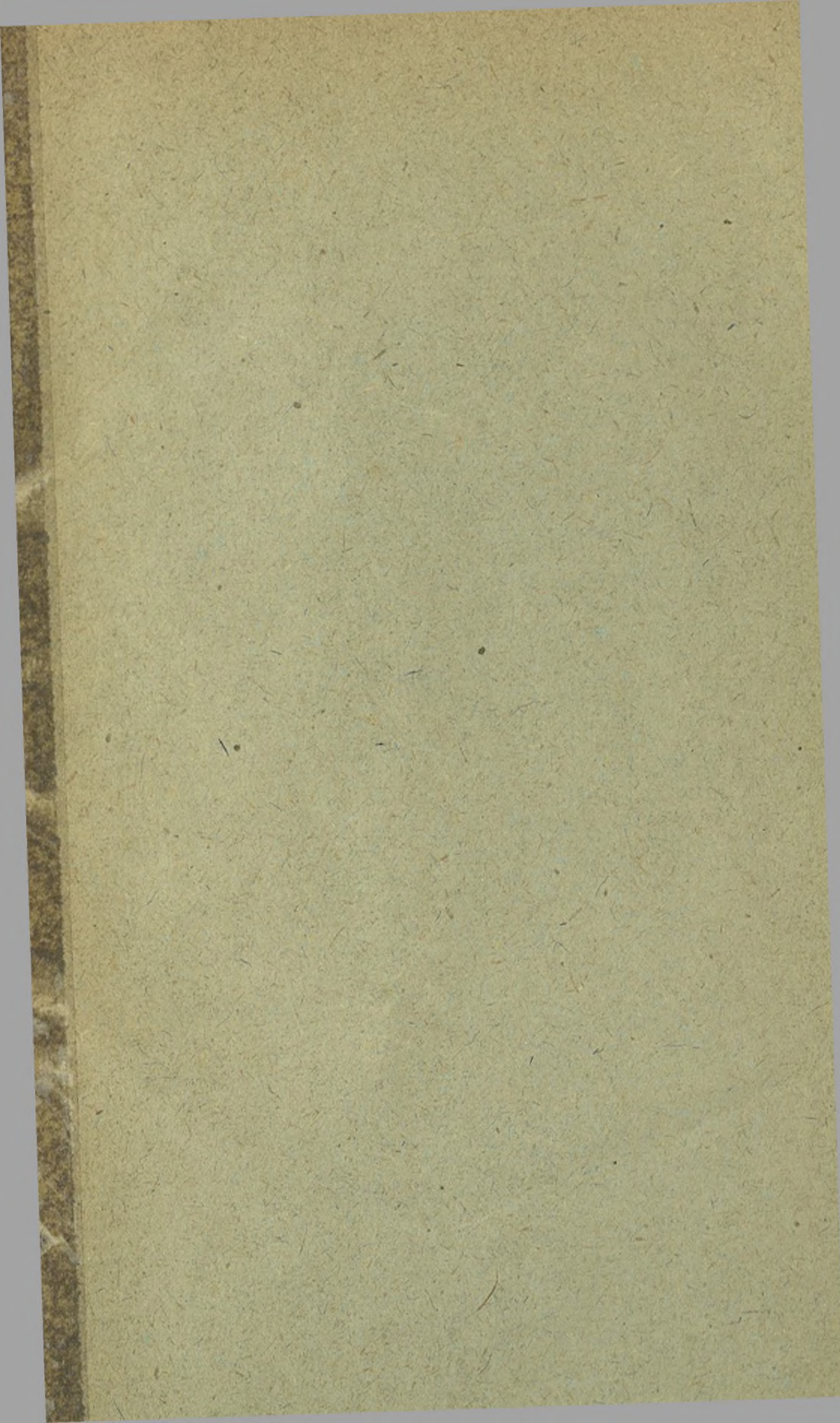
Voici un petit fait brutal pour illustrer ce que je dis. C'est un extrait d'une lettre d'un ouvrier à mon ami, M. Chiozza Money, un des écrivains les mieux informés des questions du travail en Angleterre :

« Je suis cheminot, et travaille régulièrement à 30 s/ par semaine (36 francs). Je suis l'heureux (?) père de six enfants bien portants. L'année dernière, j'ai acheté vingt paires de souliers. Cette année, jusqu'à ce jour, j'en ai acheté dix paires, pour deux livres (50 francs); et pourtant, ma femme et cinq des enfants n'en ont qu'une paire. J'en ai deux paires, qui toutes deux prennent l'eau; mais je ne vois pas à présent d'occasion d'en acheter de neufs. Je dois dire d'ailleurs que ma femme est une excellente ménagère, et que je suis moi-même un homme des plus sobres. Tant et tant, que si le superflu que je dépense en une année était mis de côté, je n'aurais pas de quoi m'acheter une paire de chaussures avec. Mais voici ce que je voulais dire. En 1903, mon salaire était de 25 s/1 d. par semaine (30 fr. 60), et j'avais alors les six enfants. Mon voisin de palier faisait et raccommodait des chaussures. Il vint à manquer d'ouvrage, et cela dura des mois. Pendant ce temps, bien entendu, les souliers de mes enfants avaient besoin de réparations, et il me fallait faire des raccommodages tels quels. Un jour je pensai que j'étais en train de raccommoder des chaussures d'un côté du mur, et que mon voisin manquait d'ouvrage de l'autre côté, et aurait eu besoin de l'ouvrage que j'étais contraint de faire moi-même... »

Le mur était une organisation commerciale de la société basée sur la propriété individuelle du sol et des productions naturelles. Ces deux hommes étaient forcés de travailler pour des propriétaires, ou pas du tout. La nourriture d'abord, puis le loyer, et les souliers, si vous pouvez, quand tous les propriétaires sont payés...

H.-G. W.





A la même Librairie :

Œuvres de WELLS

<i>Les amis passionnés.....</i>	7 00
<i>L'amour et M. Lewisham.....</i>	6 50
<i>La burlesque équipée du cycliste.....</i>	6 50
<i>La guerre des mondes.....</i>	7 00
<i>Une histoire des temps à venir.....</i>	6 50
<i>L'homme invisible.....</i>	3 00
<i>L'île du docteur Moreau.....</i>	6 50
<i>La machine à explorer le temps.....</i>	6 50
<i>La merveilleuse visite.....</i>	6 50
<i>Miss Waters.....</i>	6 50
<i>Le pays des aveugles.....</i>	6 50
<i>Quand le dormeur s'éveillera.....</i>	7 00
<i>Les pirates de la mer et autres nouvelles....</i>	6 50
<i>Anticipations</i>	7 00
<i>La découverte de l'avenir et le Grand Etat....</i>	6 50
<i>L'Europe de demain.....</i>	5 00
<i>La guerre qui tuera la guerre.....</i>	5 25
<i>M. Britling commence à voir clair.....</i>	6 00
<i>Dieu l'invisible roi.....</i>	6 00
<i>La flamme immortelle.....</i>	6 00